

Les Banū Tha laba, une famille andalouse à Fès (IIIe/IXe-IVe/Xe siècle)

Aurélien Montel

▶ **To cite this version:**

Aurélien Montel. Les Banū Tha laba, une famille andalouse à Fès (IIIe/IXe-IVe/Xe siècle). Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée, 2016, Arbitrage et conciliation dans l'Islam médiéval et moderne, 140 (2), pp.235-259. 10.4000/remmm.9505 . halshs-01500227

HAL Id: halshs-01500227
https://shs.hal.science/halshs-01500227

Submitted on 23 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée

140 | 2016
Arbitrage et conciliation dans l'Islam médiéval et moderne

Les Banū Tha'laba, une famille andalouse à Fès (IIIe/IXe-IVe/Xe siècle)

Aurélien Montel

Édition électronique
URL : http://remmm.revues.org/9505
DOI : 10.4000/remmm.9505
ISSN : 2105-2271

Éditeur
Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée
Date de publication : 30 décembre 2016
Pagination : Vol.140, seconde partie, 235-258
ISSN : 0997-1327

Ce document vous est offert par
Bibliothèque Diderot de Lyon

Référence électronique
Aurélien Montel, « Les Banū Tha'laba, une famille andalouse à Fès (IIIe/IXe-IVe/Xe siècle) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 140 | décembre 2016, mis en ligne le 04 octobre 2016, consulté le 23 avril 2017. URL : http://remmm.revues.org/9505 ; DOI : 10.4000/remmm.9505

Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Aurélien Montel*

Les Banū Tha'laba, une famille andalouse à Fès (IIIe/IXe-IVe/Xe siècle)

Résumé. Cet article retrace l'histoire d'une famille de notables fassis d'origine andalouse, les Banū Tha'laba, connus par diverses sources médiévales. Il s'agit dans un premier temps de dresser le portrait de ses membres en compilant de rapides données biographiques, afin d'illustrer et de comprendre la permanence de cette famille au plus haut niveau de la société. Dans un second temps, l'étude des Banū Tha'laba permettra de développer quelques réflexions plus générales sur la société de leur temps, en particulier sur l'intégration des Andalous aux élites urbaines du Maghreb al-Aqṣā.

Mots-clés : Maghreb, Fès, al-Andalus, famille, histoire urbaine

Abstract : *The story of Banū Tha'laba family of Fez (IIIth/IXth-IVth/Xth centuries).* This paper relates the story of a prominent family of Fez settled from al-Andalus, the Banū Tha'laba, which are mentioned by various medieval sources. First, it aims at profile the members of this family compilating quick biographical data about them, in order to illustrate and understand the permanence of this family at the highest levels of society. Then, the study of the Banū Tha'laba will lead to some more general reflexions about the society of this time, particularly on the integration of Andalusian at the Maghreb al-Aqṣā' urban elites.

Keywords: Maghrib, Fez, al-Andalus, family, urban history

* Université Lumière-Lyon 2 - UMR 5648-CIHAM

Les premiers siècles de l'histoire de la ville de Fès (voir figure 1), création idrisside, restent mal connus des historiens [1] et sa fondation continue de faire débat. L'étude de la famille des Banū Tha'laba, d'origine andalouse, permet d'aborder les phases de formation de sa société urbaine de manière originale, et ce sur près de deux siècles.

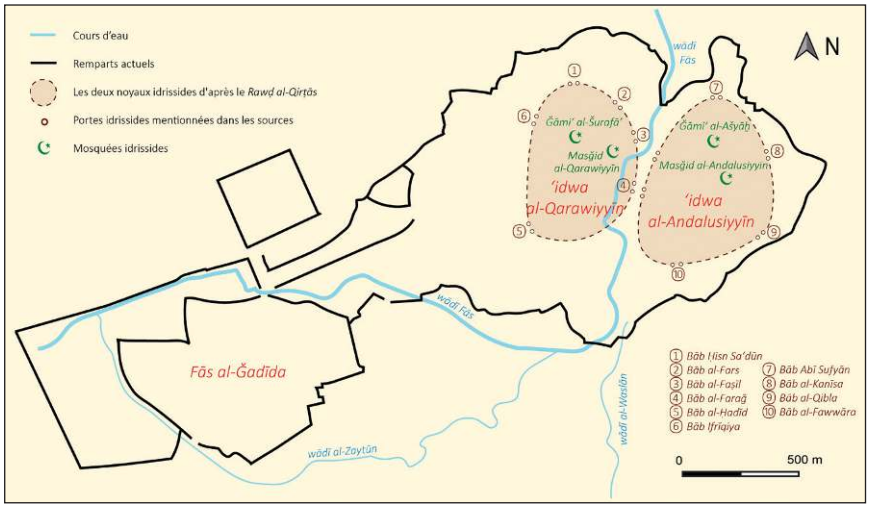


Fig. 1 – Fès à l'époque idrisside (IIIe/IXe-IVe/Xe siècles) – © *Aurélien Montel*

Installés à Fès au début du IIIe/IXe siècle, les Banū Tha'laba y occupèrent d'importantes fonctions politiques : entre la fin du IIIe/IXe siècle et la dernière décennie du IVe/Xe siècle, sept membres de la famille exercèrent la fonction de gouverneur de la rive des Andalous (*ʿudwa al-Andalus*) [2]. À travers les bribes de leur histoire familiale, c'est l'histoire de Fès, de sa population, et de ses émirs, relativement obscure (García-Arenal et Manzano Moreno, 1998), qui apparaît, au cours de ce long IVe/Xe siècle rythmé par la confrontation entre les Umayyades de Cordoue et les Fatimides de Mahdiyya.

Tha'laba, qui a vécu dans le second tiers du IIIe/IXe siècle et au début du siècle suivant, n'est pas l'ancêtre éponyme de la famille. Il fut plutôt son représentant le plus éminent, son référent identitaire, au moins aux yeux des chroniqueurs. Ceux-ci font en effet de sa vie un point d'ancrage dans l'histoire du lignage : c'est en partant de lui que la généalogie est remontée jusqu'aux plus anciens ancêtres connus, tandis que tous ses descendants portèrent la *nasab* « ibn Tha'laba ». Le prestige de son

1 Quelques données sont présentées dans des publications diverses (notamment Rosenberger, 1998 : 237, 240, 253).

2 Deux autres expressions furent employées par les auteurs médiévaux pour désigner le quartier, à savoir *madīna ahl al-Andalus* (al-Yaʿqūbī, 1861 : 148) et *maḥalla al-Andalus* (*Dhikr bilād al-Andalus*, 1983 : 133).

nom traversa donc les générations, faisant écho dans la mémoire de ses descendants comme dans celle de ses contemporains.

Depuis le premier ancêtre connu de Tha'laba (3) jusqu'au dernier de ses descendants identifiés, il est possible de reconstruire partiellement le parcours de cette famille. Au total, quinze personnages, exclusivement masculins, ont pu être identifiés, unis par des liens de parenté sur plus de dix générations (voir figure 2).

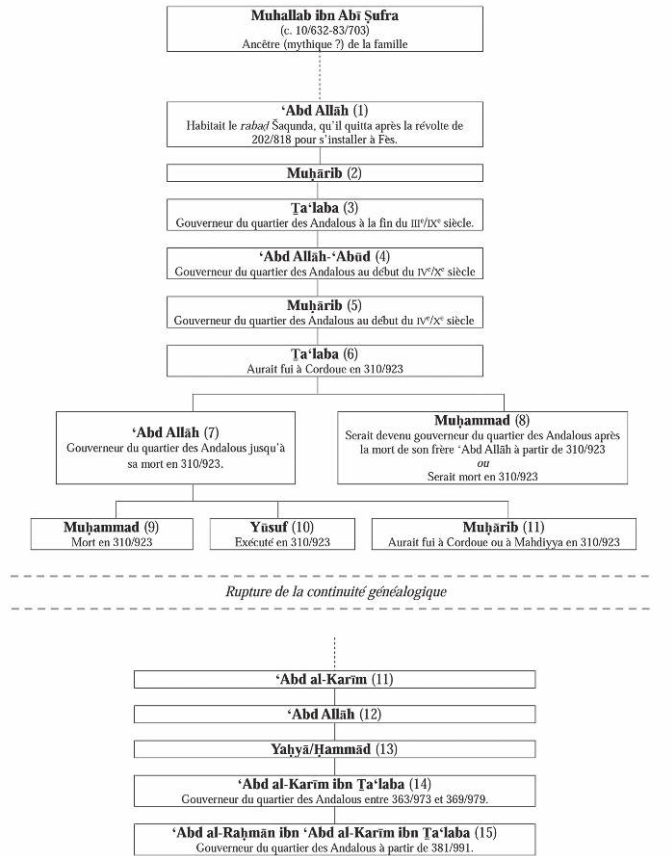


Fig. 2 – Arbre généalogique de la famille des Banū Tha'laba – © *Aurélien Montel*

Les Banū Tha'laba dans les sources : un exemple unique

L'exemple des Banū Tha'laba est tout-à-fait exceptionnel, et la relative richesse des chroniques médiévales en fait probablement la famille la mieux connue du Maghreb al-Aqṣā des premiers siècles, à l'exception des dynasties émirales ou califales. Malgré tout, si, au sein de ces sources, les renseignements sont conséquents, ils restent très éclatés.

Le récit le plus complet, à défaut d'être cohérent, que nous possédons sur les Banū Tha'laba se trouve dans le *Rawḍ al-Qirṭās*, composé par Ibn Abī Zar' (début du VIIIe/XIVe siècle), qui mentionne plusieurs membres de cette famille dans diverses paragraphes consacrés aux règnes des émirs idrissides : indirectement, il construit la mémoire de cette famille fassie. Bien que les chapitres du *Rawḍ al-Qirṭās* relatifs à cette période contiennent erreurs, falsifications et réécritures, le *Bayān* d'Ibn 'Idhārī (mort après 712/1312) et le *Kitāb al-'Ibar* d'Ibn Khaldūn (732/1332-808/1406) viennent corroborer les dires d'Ibn Abī Zar', en ayant peut-être eu d'autres sources que lui au sujet de cette famille. Le contexte d'élaboration de ces œuvres est par ailleurs particulier : produites à l'époque mérinide, elles transmettent un discours légitimant vis-à-vis de la dynastie régnante, et reconstruisent partiellement le passé de la ville de Fès, en lui assignant un rôle qu'elle n'avait pas forcément à l'époque idrisside (Shatzmiller, 1982).

Par chance, ces témoignages tardifs sont souvent confirmés par des sources plus anciennes, comme le *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān (377/987-469/1076), dont les deux volumes relatifs au IVe/Xe siècle mentionnent chacun une génération précise de la famille. Or, cette compilation s'appuie notamment sur les documents de la chancellerie califale, citée par Aḥmad (c. 284/888-343/955) et 'Īsā al-Rāzī (mort en 379/989) dans le *Akhbār mulūk al-Andalus*. Le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī (mort en 487/1094) continue d'enrichir le dossier : l'auteur écrit avoir eu accès à deux traditions différentes au sujet de 'Abd Allāh ibn Tha'laba (4) et de ses descendants, mais il n'en nomme pas les auteurs (al-Bakrī, 1992 : II, 810). En tout état de cause, il est certain cette famille était connue des chroniqueurs dès la seconde moitié du IVe/Xe siècle : les témoignages du VIIIe/XIVe siècle s'appuient donc sur des données nombreuses, et fiables.

Une ascendance muhallabide ?

Malgré quelques divergences, les auteurs s'accordent tous sur la question des origines des Banū Tha'laba. La famille descendrait en effet d'un personnage fameux des premiers temps de l'Islam, Muhallab ibn Abī Ṣufra (c. 10/632-83/703) (Ibn Abī Zar', 1999 : 95), qui appartenait à la grande tribu yéménite d'Azd. On retrouve d'ailleurs cette référence au sein de la généalogie des Banū Tha'laba : al-Bakrī donne la *nisba* al-Azdī à l'un d'entre eux (al-Bakrī, 1992 : II, 810), tandis qu'Ibn Abī Zar' en qualifie un autre comme étant un « appartenant à [la tribu de] Azd » (*min al-Azd*) (Ibn Abī Zar', 1999 : 95).

Grand général du Ier/VIIe siècle, Muhallab ibn Abī Ṣufra assuma d'importantes responsabilités au sein du califat umayyade de Damas (41/661-132/750) : il fut notamment gouverneur du Khurāsān, de Mossoul, de la Jézireh, de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan. La famille traversa avec succès les troubles du milieu du IIe/VIIIe siècle, et en particulier la révolution abbasside, puisque plusieurs de ses descendants s'illustrèrent par la suite, notamment au Maghreb (von Zambaur, 1927 : 11) : quatre

d'entre eux furent nommés gouverneurs de l'Ifrīqiya par les premiers Abbassides, à savoir 'Umar ibn Ḥafṣ ibn 'Uthmān (151/768-154/771), Yazīd ibn Ḥātim (155/770-170/787), Dāwūd ibn Yazīd (171/787), et, enfin Rūḥ ibn Ḥātim (171/787-174/791).

Il semblerait que la famille des Muhallabides ait, à cette époque, fait souche dans la région, se donnant un ancrage maghrébin solide : le poète chiite Ibn Hānī' (c. 321/933-c. 363/973), dont le père était originaire de Mahdiyya, descendait de Rūḥ ibn Ḥātim (*PUA*, nº 10626). L'ascendance muhallabide était donc encore revendiquée au début du IVe/Xe siècle, en Ifrīqiya.

Malgré tout, on ne peut pas totalement écarter l'hypothèse de la création *ex nihilo* d'une ascendance prestigieuse par les Banū Tha'laba, dans le cadre d'une entreprise familiale de construction mémorielle. Une éventuelle incohérence est à souligner : Ibn Khaldūn semble avoir utilisé, en une occasion, la *nisba* tribale d'al-Judhāmī, incompatible avec une appartenance à la tribu de Azd (Ibn Khaldūn, 2000 : VI, 292), ce qui pourrait être interprété comme un indice de cette construction identitaire. Il faudrait toutefois pousser l'analyse jusqu'au niveau des manuscrits, car toutes les versions du texte ne donnent pas ce terme. Si son utilisation était avérée, il faudrait également envisager qu'il puisse s'agir d'une imprécision de l'auteur, car cette *nisba* tribale était portée par plusieurs autres personnages importants de la société fassie de l'époque[3].

Les Banū Tha'laba, une famille de *Rabaḍī*-s

Le premier ancêtre des Banū Tha'laba identifié avec certitude est un dénommé 'Abd Allāh (1), le grand-père de Tha'laba (3), qui a vécu dans la première moitié du IIIe/IXe siècle. S'il est décrit comme Andalou, les sources divergent quant à son origine précise. Le *Rawḍ al-Qirṭās* rapporte que 'Abd Allāh (1) était originaire du « faubourg de Shadūna[4] » (*min ahl al-rabaḍ min Shadūna*) (Ibn Abī Zar', 1999 : 95). Pourtant, quelques décennies plus tard, Ibn Khaldūn, dans une phrase similaire, le dit originaire « faubourg de Cordoue » (*min ahl al-rabaḍ bi-Qurṭuba*) (Ibn Khaldūn, 2000 : IV, 20-21). Comment concilier ces témoignages ?

Il y a tout lieu de penser que le toponyme mentionné par Ibn Abī Zar' (*Shadūna*) est erroné : il faudrait plutôt y lire le nom, corrompu, de Shaqunda (*Shaqunda*). Shaqunda, qui tirait son nom du latin *Secunda*, était en effet, jusqu'au début du IIIe/IXe siècle, le faubourg méridional de Cordoue, dont l'important développement en rive gauche du Gualdalquivir en avait fait le plus étalé (voir figure 3). La similarité du *ductus consonanticus* des deux termes peut expliquer l'erreur du chroniqueur –d'autant plus qu'à son époque, le faubourg en question avait disparu. Or, il est

3 Par ailleurs, un distingué personnage proche des califes fatimides de Mahdiyya, cité par Ibn Ḥayyān, portait le nom de Ṭa'laba ibn Ḥamdūn ibn Simāk ibn Sa'īd ibn Ibrāhīm ibn Aḥmad ibn 'Abd al-Ḥamīd al-Judhāmī (Ibn Ḥayyān, 1983 : 34) : peut-être est-ce là l'origine de la confusion d'Ibn Khaldūn ?

4 Medina Sidonia (à une trentaine de kilomètres à l'Est de Cadix).

clair que le *Rawḍ al-Qirṭās* a servi de source au chapitre qu'Ibn Khaldūn consacre à l'histoire des Idrissides, et particulièrement au paragraphe mentionnant Tha'laba (3) et ses ancêtres : Ibn Abī Zar' y est nommément cité. On peut en déduire qu'Ibn Khaldūn, grâce à sa familiarité avec l'histoire andalouse, a corrigé le toponyme originel fourni par Ibn Abī Zar'.

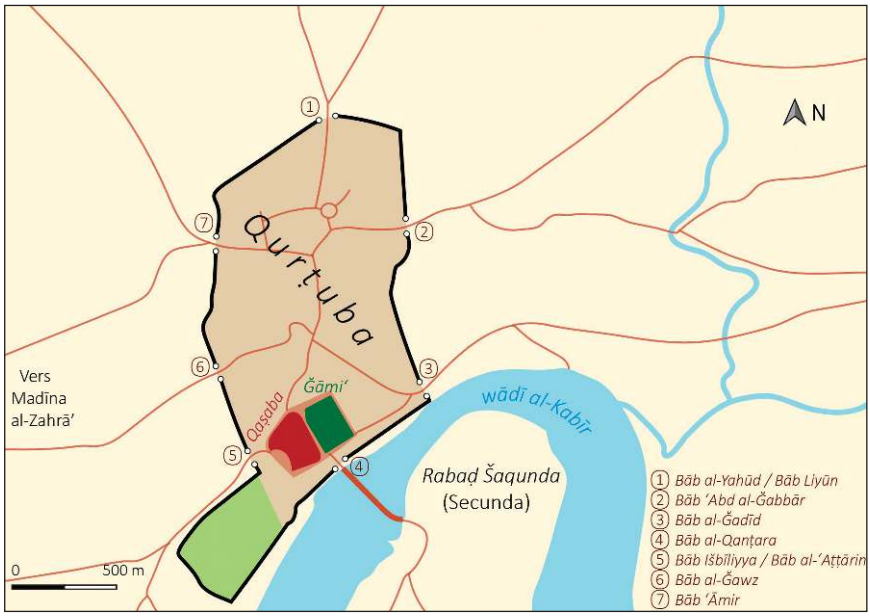


Fig. 3 – Cordoue à l'époque umayyade (IIe/VIIIe-IVe/Xe siècles) – © *Aurélien Montel*

Le faubourg de Shaqunda fut le théâtre d'un important épisode dans l'histoire de l'Andalus umayyade (Manzano Moreno, 2006 : 330-336). Après un premier soubresaut en 189/805, une grande révolte, tournée contre le pouvoir umayyade, y éclata le 18 *ramaḍān* 202/25 mars 818. Alors que l'émir al-Ḥakam Ier (180/796-206/822), qui y était particulièrement impopulaire, avait imposé de nouvelles taxes extraordinaires et en avait confié la perception à un chrétien nommé Rabī', un incident entre l'un des hommes de celui-ci et un commerçant du Faubourg provoqua des troubles. Enflammé par des *fuqahā'* malékites hostiles à l'émir, dont celui-ci faisait peu de cas, le mouvement trouva des appuis dans les autres faubourgs de la ville, et menaça très sérieusement le pouvoir. Ce soulèvement connut une fin sanglante, car les troupes émirales, qui réussirent à contenir l'insurrection, furent autorisées par al-Ḥakam Ier à saccager le quartier. Le faubourg de Shaqunda fut rasé, et son territoire resta en friche jusqu'à la fin du IVe/Xe siècle : il fallut attendre l'époque d'Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr pour finalement voir ses parcelles finalement rebâties (Ibn Ḥayyān, 2003 : 172-173). Quant aux habitants qui échappèrent au massacre, ils prirent la voie de l'exil (voir figure 4).



Fig. 4 – La dispersion des *Rabaḍī*-s en al-Andalus et en Méditerranée (202-818)
© *Aurélien Montel*

Une partie des exilés de Shaqunda se rendit à Tolède, dont les élites restaient hostiles au pouvoir des émirs umayyades de Cordoue. D'autres partirent pour Alexandrie, d'où ils se lancèrent, plus tard, à la conquête de la Crète byzantine (à partir de 212/827). Enfin, nombreux furent les exilés à s'installer quasi-immédiatement au Maghreb al-Aqṣā –c'est-à-dire sous le règne d'Idrīs II (186/803-213/828)[5]. Plusieurs chroniqueurs, notamment Aḥmad al-Rāzī, Sakan ibn Ibrāhīm, ou Ibn al-Qūṭiyya (Ibn Ḥayyān, 2003 : 146, 162-163, 164) rapportent que c'est dans cette région que fuirent les exilés du Faubourg, sans donner de toponyme précis. al-Bakrī, qui écrit au Ve/XIe siècle mais s'appuie sur les ouvrages de Muḥammad ibn Yūsuf al-Warrāq (292/904-363/973), signale certains leurs descendants à Walīlī -l'antique Volubilis-, à Aghīgha[6], à Wazaqqūr et à Sijilmāssa[7] (al-Bakrī, 1992 : II, 845-847).

Une autre destination se dégage toutefois dans une source plus ancienne, transmise par le *Muqtabis* : la ville idrisside de Fès, fondée quelques années plus tôt, probablement en 185/801 (Lévi-Provençal, 1939 ; Benchekroun, 2011 : 178-183). La tradition rapportée par Muḥammad ibn Ḥafṣ ibn Faraj, un auteur d'époque califale –peut-être émirale– dont la chronique servit de source à Ibn Ḥayyān par

5 Seul Ibn al-Abbār date différemment cette installation : sous l'autorité d'al-Rāzī, il écrit que ce fut sous le règne de Muḥammad ibn Idrīs (213/828-221/836) que s'installèrent à Fès les exilés du Faubourg de Cordoue (Ibn al-Abbār, 1985 : I, 134). Peut-être s'agit-il d'une erreur d'interprétation…

6 La localisation de ce site, qui aurait été précisément fondé par des *Rabaḍī*-s, reste inconnue. Al-Bakrī le situe sur l'itinéraire entre Aghmāt et Fès.

7 Midrār, fondateur de la dynastie émirale qui régna à Sijilmāssa jusqu'au milieu du IVe/Xe siècle, a parfois été décrit comme l'un de ces exilés, mais al-Bakrī lui-même concède ne pas accorder beaucoup de crédit à cette tradition.

l'intermédiaire d'al-Qubbashī, mort après 430/1038-1039 (Crego Gómez, 2005), écrit que « nombre d'entre [les *Rabaḍī*-s] s'installèrent à Fès, où l'établissement qui porte leur nom perdure encore » (Ibn Ḥayyān, 2003 : 163-164).

Ce récit, comme d'autres, donne l'impression que les *Rabaḍī*-s étaient particulièrement nombreux. Estimer leur nombre de manière précise est difficile, car les chiffres dont nous disposons à leur sujet, tous proposés dans des textes tardifs, sont manifestement exagérés. Le *Dhikr bilād al-Andalus* évoque sept mille exilés (*Dhikr bilād al-Andalus*, 1983 : 113), tandis que le *Rawḍ al-Qirṭās* décrit l'arrivée massive de huit-mille familles cordouanes à Fès (Ibn Abī Zar', 1999 : 56) -ce qui constituerait, dans l'hypothèse la plus basse, 24.000 personnes... D'ailleurs, al-Jaznā'ī, qui écrit vers 769/1368 et résume ce passage, ne reprend pas ce chiffre (al-Jaznā'ī, 1923 : 21). Les sources plus anciennes se contentent d'évoquer allusivement les exilés, à l'exception d'Ibn al-Qūṭiyya, qui rapporte que, parmi eux, 15.000 partirent pour Alexandrie (Ibn al-Qūṭiyya, 1989 : 69). Il reste donc difficile de chiffrer le contingent andalou installé à Fès, même s'il semble tout de même avoir été suffisamment important pour attirer l'attention des auteurs et influencer la toponymie locale[8].

Quoi qu'il en soit, pas une seule plume n'accorde à ces exilés une identité, un nom. Ils restent des anonymes, désignés seulement par le terme générique de *Rabaḍī*-s (littéralement « Faubouriens »)… Nous connaissons désormais l'un des exilés de Shaqunda, 'Abd Allāh (1), le grand-père de Tha'laba (3). C'est un cas tout-à-fait unique : il s'agit du seul des *Rabaḍī*-s dont nous connaissons l'identité et le devenir, ce qui confère à sa descendance un caractère exceptionnel : l'étude des Banū Tha'laba permet ainsi d'aborder, depuis un angle unique, la question de l'insertion des Andalous dans le tissu social fassi du IIIe/IXe siècle.

Au-delà de son exil, nous ne savons rien de la vie de 'Abd Allāh (1) : les sources se contentent de donner son nom et son origine. La manière dont le récit est construit laisse penser qu'il était né à Cordoue, mais rien n'est certain. Il est probable qu'il ait quitté al-Andalus relativement jeune, et fondé une famille à Fès, après s'être installé, en compagnie d'autres *Rabaḍī*-s, sur la rive des Andalous. Il eut en effet un fils, Muḥārib (2), quasiment invisible dans les sources, qui ne le mentionnent qu'en raison de son statut de père de Tha'laba (3). Le fait que celui-ci soit actif dans le dernier quart du IIIe/IXe siècle vient d'ailleurs entretenir l'hypothèse selon laquelle son grand-père, 'Abd Allāh (1), aurait fondé une famille à Fès, après s'y être installé en 202/818, ou peu après.

---

8 Le rôle de fondateur de villes, voire de quartiers, des Andalous a été étudié, pour l'Ifrīqiya, par J. Dakhlia (Dakhlia, 1990).

Tha'laba ibn Muḥārib ibn 'Abd Allāh, gouverneur de la rive des Andalous

La personnalité de Tha'laba ibn Muḥārib ibn 'Abd Allāh est centrale dans l'histoire familiale : il fut en effet le premier membre de la famille –du moins le premier membre signalé– à occuper la fonction de gouverneur de la rive des Andalous.

Cette promotion intervint sous le règne de l'émir Yaḥyā III ibn al-Qāsim, qui reste mal connu. Renversé et tué en 292/905, celui-ci dut faire face à un contexte particulièrement mouvementé, car il accéda au pouvoir après avoir chassé de Fès l'émir 'Alī, son père, qui y régnait depuis 252/866. Il y fut confronté à une rébellion kharidjite sufrite, qui, menée par un personnage originaire de Huesca, 'Abd al-Razzāq, s'était enkystée dans la ville (al-Bakrī, 1992 : II, 807 ; Ibn Abī Zar', 1999 : 95 ; Ibn Khaldūn, 2000 : IV, 20). C'est précisément Yaḥyā III ibn al-Qāsim qui propulsa la personnalité de Tha'laba au premier plan, en le nommant au poste de gouverneur de la rive des Andalous. Il est difficile de situer chronologiquement cette investiture, car les chroniqueurs s'avèrent particulièrement flous au sujet de ces décennies : le seul fait certain est qu'elle intervint après l'expulsion de 'Abd al-Razzāq de Fès, à une date qui demeure inconnue.

Cette nomination est à replacer dans le contexte plus global du règne de Yaḥyā ibn al-Qāsim, qui s'attacha à obtenir la faveur de la rive des Andalous, quartier frondeur s'il en était : lorsque 'Abd al-Razzāq entra à Fès, ses habitants l'accueillirent favorablement, alors que ceux de la rive des Kairouanais refusèrent de le reconnaître, ce qui témoigne bien de l'hostilité que les habitants de la rive des Andalous pouvaient nourrir envers le pouvoir idrisside… Aussi Yaḥyā III ibn al-Qāsim prit-il la précaution, une fois 'Abd al-Razzāq chassé de Fès, de se faire prêter un serment de fidélité de la part de tous les habitants de la rive des Andalous. Dans un second temps, son choix de nommer Tha'laba (3) gouverneur de la rive des Andalous trahit une manœuvre éminemment politique : par ce geste, Yaḥyā III ibn al-Qāsim s'assurait ainsi la fidélité des élites de ce quartier rétif, en leur offrant l'occasion d'investir l'administration émirale. Le geste de l'émir est d'autant moins anodin que, rappelons-le, le meneur de cette rébellion était Andalou.

Au-delà de son accession à ce poste d'envergure, nous ne savons rien de plus sur Tha'laba (3), qui disparaît des chroniques passée son investiture. À sa mort, qui intervint à une date inconnue, nous savons par Ibn Abī Zar' que Yaḥyā III ibn al-Qāsim investit le fils de Tha'laba (3), 'Abd Allāh (4), connu par le surnom de 'Abūd, pour lui succéder. À la mort de 'Abūd (4), le même émir investit enfin le fils de celui-ci (4), Muḥārib (5), pour occuper le poste (Ibn Abī Zar', 1999 : 95).

Ainsi, sans discontinuer, trois représentants de la même famille gouvernèrent la rive des Andalous pour le compte du même émir, Yaḥyā III ibn al-Qāsim : ce faisant, celui-ci promut une famille, voire un lignage, au sein des élites de la rive des Andalous. Sans doute se développa-t-il une relation de clientèle entre les Banū Tha'laba et Yaḥyā III ibn al-Qāsim, voire, plus largement, entre les Banū Tha'laba et la dynastie idrisside : les textes n'en disent rien, mais cela reste possible.

Muḥārib (5) eut un fils, lui aussi prénommé Tha‘laba (6). Il semblerait qu'il n'ait pas occupé le poste de gouverneur de la rive des Andalous que monopolisaient ses ascendants, car aucune source ne mentionne plus que son nom. En tout cas, il est certain que le fils de ce Tha‘laba (6), ‘Abd Allāh (7), occupait ce poste avant l'année 310/923 (al-Bakrī, 1992 : II, 810). Comment expliquer l'absence de Tha‘laba (6) ? Nous ne pouvons pas la mettre sur le compte d'une mort précoce, car il était encore en vie alors que gouvernait son fils. A-t-il occupé –même très brièvement– le poste de gouverneur de la rive des Andalous ? A-t-il été écarté lorsqu'à la mort de Muḥārib (5), le pouvoir idrisside réfléchissait à l'identité de celui qui pourrait lui succéder, au profit d'un fils peut-être plus consensuel, ou plus malléable ? A-t-il subi les conséquences du renversement, en 292/905, de Yaḥyā III ibn al-Qāsim par Yaḥyā IV ibn Idrīs (292/905-307/919-920) ? Il est en tout cas probable que son absence fût le résultat de diverses tensions, qu'elles aient été familiales ou politiques.

Les Banū Tha‘laba face aux Fatimides (début du IVe/Xe siècle)

Au début du IVe/Xe siècle, la scène géopolitique maghrébine avait été complètement bouleversée par l'avènement du califat fatimide de Kairouan, proclamé en 297/909-910. Le premier calife ismaïlien, ‘Ubayd Allāh (297/909-324/934), développa en effet une véritable politique impériale, qui se traduisit notamment par l'assujettissement de la dynastie idrisside (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 95-98). En 305/917-918, le général Masāla ibn Habbūs al-Miknāsī, au service des Fatimides, mena campagne jusqu'à Fès, et y contraignit Yaḥyā IV ibn Idrīs à reconnaître la suzeraineté des califes de Mahdiyya ; deux ans plus tard, en 307/919-920, celui-ci fut finalement fait prisonnier, puis exilé.

Fès, dont la capacité de structuration de l'espace politique, économique, et culturelle était sans égale dans cette région du Maghreb, entra alors dans l'orbite fatimide. Elle fut intégrée au domaine administré par le général Maṣāla ibn Ḥabbūs al-Miknāsī, à qui ‘Ubayd Allāh avait délégué la conduite des opérations militaires du Maghreb. Celui-ci nomma à Fès un gouverneur, Rayhān al-Miknāsī, chargé de faire régner l'ordre fatimide, sous la direction du cousin de Maṣāla ibn Ḥabbūs, Mūsā ibn Abī al-‘Āfiya, à qui avait été concédée l'autorité sur la région. Rayhān ne resta en place que trois ans, jusqu'à la révolte du prince idrisside al-Ḥasan ibn Muḥammad ibn al-Qāsim ibn Idrīs, surnommé al-Hajjām. Celui-ci, à une date incertaine[9], tenta de se soulever contre les Fatimides, mais sa tentative fit long feu, et il fut capturé deux ans plus tard. Fès, épicentre de la rébellion, fut durement châtiée par Mūsā ibn Abī al-‘Āfiya.

---

9 Ibn Abī Zar‘ donne 310/922-923 (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 98), Ibn Khaldūn 313/925-926 (Ibn Khaldūn, 2000 : IV, 22), et al-Bakrī 316/928-929 (al-Bakrī, 1992 : II, 809-810).

Si les Banū Tha'laba ont d'abord traversé sans dommages ces années agitées, la répression fatimide qui suivit la révolte d'al-Hajjām leur porta un coup particulièrement dur. La famille connut une véritable purge lorsque Mūsā ibn Abī al-'Āfiya entra à Fès : l'émir miknasa élimina plusieurs de ses membres, et en aurait poussé plusieurs autres à l'exil. Ibn Abī Zar' se contente de rapporter que 'Abd Allāh (7) fut exécuté par le vainqueur (Ibn Abī Zar', 1999 : 102) – ce qui laisse penser que 'Abd Allāh (7) avait soutenu la révolte d'al-Hajjām, qu'il ait agi par fidélité à la dynastie idrisside, à laquelle sa famille devait sa position, ou par opportunisme.

D'autres auteurs se montrent plus loquaces. Ibn 'Idhārī ajoute que le père de 'Abd Allāh (7), Tha'laba (6), se réfugia à Cordoue pour fuir le massacre (Ibn 'Idhārī, 1950 : I, 213-214). Al-Bakrī précise, lui, que deux des fils de ce personnage, Muḥammad (9) et Yūsuf (10), furent exécutés en même temps que leur père, tandis que le troisième, Muḥārib (11), aurait fui à Cordoue ou à Mahdiyya (al-Bakrī, 1992 : II, 810). Aucune source ne vient davantage documenter cette fuite, qui reste possible en raison des attaches de la famille avec la péninsule Ibérique comme avec l'Ifrīqiya – bien qu'il semble étrange qu'un personnage pourchassé par les agents fatimides se soit réfugié en Ifrīqiya. Quoi qu'il en soit, cette démarche d'élimination méthodique que les auteurs prêtent à Mūsā ibn Abī al-'Āfiya traduit une ferme volonté de sa part de décapiter le lignage issu de Tha'laba (3), en raison peut-être de l'attachement de ses membres au pouvoir idrisside, voire à la famille émirale elle-même.

Un personnage suscite l'interrogation, l'un des frères de 'Abd Allāh (7), qui portait lui aussi le nom de Muḥammad (8). Ibn 'Idhārī est le seul de tous les auteurs à en faire une victime de la purge (Ibn 'Idhārī, 1950 : I, 213-214) : il est toutefois probable qu'il se trompe, et le confonde avec son neveu, qui portait le même prénom (9). Ibn Abī Zar' rapporte en effet que Mūsā ibn Abī al-'Āfiya l'investit gouverneur de la rive des Andalous à la mort de son frère. Comment expliquer cette démarche du chef miknasa ? Sans doute faut-il y voir le fruit des spécificités politiques et sociales du contexte fassi, qui pourraient l'avoir obligé à garder appui sur les élites locales, et donc à promouvoir une branche cadette de la famille ; les Banū Tha'laba, bien établis à la tête de la rive des Andalous depuis plusieurs décennies, étaient des acteurs primordiaux de la vie publique fassie, d'indispensables rouages de l'économie politique, qu'ils contribuaient à relayer au niveau du quartier.

La promotion de Muḥammad ibn Tha'laba (8) est confirmée par une lettre envoyée à Cordoue par le chef miknasa Mūsā ibn Abī al-'Āfiya, devenu entretemps un allié du calife 'Abd al-Raḥmān III (300/912-350/961), qui le mentionne en personne dans la notice de l'année 322/933-934 (Ibn Ḥayyān, 1979 : 261-262). Mais, entre sa nomination et cette apparition, plus de dix années se sont écoulées, et il faut reconnaître que le parcours de ce personnage durant ce laps de temps est particulièrement flou. Le *Rawḍ al-Qirṭās* explique qu'il fut écarté par Mūsā ibn Abī al-'Āfiya et remplacé par Ṭuāl ibn Abī Yazīd, lui-même chassé de Fès en 320/932

(Ibn Abī Zar‘, 1999 : 103), mais puisque le *Muqtabis* le qualifie de « seigneur de la rive des Andalous » deux ans plus tard, on doit supposer qu’il avait repris ses fonctions à cette occasion, après quelques années passées à l’écart.

Il n’en reste pas moins que la position de Muḥammad ibn Tha‘laba (8) différait fondamentalement de celle de son frère, ‘Abd Allāh (7). Face à l’impérialisme fatimide, particulièrement menaçant, il se montra en effet prêt à se plier aux menaces portées à Fès par le *fatā* Maysūr, qui exigea la reconnaissance du calife fatimide al-Qā’im (322/934-334/946). Accompagné par Aḥmad ibn Abī Bakr, gouverneur de la rive des Kairouanais, Muḥammad ibn Tha‘laba (8) accepta de venir négocier en personne avec Maysūr : une fois devant celui-ci, il fut trahi et capturé (Ibn Ḥayyān, 1979 : 261-262). Nous ne savons rien du sort qui fut le sien. Il mourut probablement en détention à Mahdiyya, où nous savons qu’Aḥmad ibn Abī Bakr fut lui aussi emprisonné ; en effet, lorsque celui-ci regagna sa liberté et la ville de Fès, en 341/952-953 (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 105), Ibn Abī Zar‘ ne dit mot de Muḥammad ibn Tha‘laba (8), qui disparaît des sources.

La capture, puis la déportation, de Muḥammad ibn Tha‘laba (8), vint mettre un premier terme à l’influence politique de la famille : aucun personnage ne peut clairement être identifié comme son descendant, et nous ne connaissons pas les noms des personnages qui lui succédèrent, à partir de 322/934, à la tête de la rive des Andalous. Il semblerait que la distinction entre les fonctions de gouverneur de la rive des Kairouanais et de la rive des Andalous ait été abolie : le *Rawḍ al-Qirṭās* rapporte qu’après avoir fermé les portes de la ville à Maysūr, les habitants de Fès, choisirent un personnage nommé al-Ḥasan ibn al-Qāsim al-Lawātī pour les gouverner (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 105), ; à partir de 341/952-953, c’est Aḥmad ibn Abī Bakr qui lui succéda. Revenu de Mahdiyya, il assuma dès lors le titre d’*amīr*, en l’absence des Idrissides [10]. Toutes ces évolutions viennent confirmer l’effacement des Banū Tha‘laba pendant près d’un demi-siècle –précisément jusqu’à la réapparition de l’influence umayyade dans la région.

‘Abd al-Karīm ibn Tha‘laba, allié du califat de Cordoue (années 360/970)

Le retour au premier plan de la famille n’eut lieu qu’après une éclipse de près de quarante années : les Banū Tha‘laba refirent en effet surface dans les sources au milieu de la décennie 360/970. Selon le *Rawḍ al-Qirṭās*, un personnage nommé ‘Abd al-Karīm ibn Tha‘laba (14) fut nommé gouverneur de la rive des Andalous par le général umayyade Ghālib, lorsque celui-ci mena campagne pour éliminer l’émir idrisside Ḥasan ibn Qannūn, entre 361/972 et 363/974 (Ibn Ḥayyān, 1983 : 78-80). Ce personnage, abondamment mentionné dans le *Muqtabis*, y est doté d’une

10 Il est possible qu’il ait été investi, ne serait-ce que de manière honorifique, par ‘Abd al-Raḥmān III, mais les sources divergent : seul le *Rawḍ al-Qirṭās* l’affirme (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 69-70).

identité particulièrement confuse : Ibn Ḥayyān le nomme quatre fois ʿAbd al-Karīm ibn Yaḥyā (Ibn Ḥayyān, 1983 : 108, 125-126, 174, 181), et une fois ʿAbd al-Karīm ibn Ḥammād ibn ʿAbd Allāh ibn ʿAbd al-Karīm (Ibn Ḥayyān, 1983 : 147). Il est important de remarquer que malgré ces divergences, le chroniqueur cordouan fait toujours référence au même personnage, sur une période d'ailleurs relativement restreinte (entre 360/971 et 364/975). Le fait qu'Ibn Abī Zarʿ et Ibn Khaldūn se contentent de donner à ʿAbd al-Karīm la seule *nasab* d'ibn Tha'laba, lève le doute (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 113, 126) : ce personnage, gouverneur de la rive des Andalous durant la tourmente des années 360/970, était lui aussi un membre de cette grande famille.

Mais comment interpréter les généalogies différentes fournies par Ibn Ḥayyān ? On peut avancer l'hypothèse qu'il était effectivement le fils d'un Yaḥyā ou d'un Ḥammād (13) –prénoms dont les graphies peuvent être facilement confondues, par l'auteur, le copiste, voire l'éditeur. L'absence de tels prénoms parmi les membres répertoriés de la famille empêche néanmoins de rattacher ʿAbd al-Karīm aux générations connues : il serait alors possible qu'il descende d'une branche cadette, jusqu'alors en retrait. Sa position politique au milieu du IVe/Xe siècle pourrait ainsi s'expliquer par l'extinction de la branche aînée, suite à l'arrestation de Muḥammad ibn Tha'laba (8) en 322/934.

Les fonctions même de ce personnage sont encore source de confusion pour Ibn Ḥayyān : sur les huit apparitions que fait ʿAbd al-Karīm (14) dans le *Muqtabis*, le chroniqueur le qualifie deux fois de gouverneur de la rive des Kairouanais (Ibn Ḥayyān, 1983 : 103, 124-125), deux fois de gouverneur de la rive des Andalous (Ibn Ḥayyān, 1983 : 125-126, 174) et deux fois de seigneur de Fès (Ibn Ḥayyān, 1983 : 108, 154). Les autres auteurs étant unanimes sur la fonction de ʿAbd al-Karīm ibn Tha'laba (14), on peut surtout supposer que la chronique commet des imprécisions, ou des abus de langage[11]. Et conclure que ʿAbd al-Karīm ibn Tha'laba (14) était bel et bien gouverneur de la rive des Andalous : c'est d'autant plus certain que le poste de gouverneur de la rive des Kairouanais était, à son époque, occupé par un autre personnage, nommé Muḥammad ibn Ḥasan ibn Qāsim par le *Muqtabis* (Ibn Ḥayyān, 1983 : 117, 174, 181) et Muḥammad ibn ʿAlī Qashshūsh par Ibn Abī Zarʿ (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 177-178).

Son entrée en fonction eut lieu à une date que nous ne pouvons cerner qu'imparfaitement. Le *Rawḍ al-Qirṭās* rapporte qu'il fut nommé gouverneur de la rive des Andalous lorsque Ghālib entra à Fès (*ṣafar* 363/novembre 973) (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 177-178). Mais ce récit, le plus clair, est contredit par celui fourni par Ibn Ḥayyān, qui rapporte dans le *Muqtabis* que Ghālib reçut dès son arrivée au Maghreb plusieurs messages de soumission, dont l'un envoyé par ʿAbd al-Karīm ibn Tha'laba (14) (Ibn Ḥayyān, 1983 : 103, 108). Sans doute occupait-il concrètement la

11 L'éditeur comme le traducteur du *Kitāb al-Muqtabis fī akhbār al-Andalusī VII* précisent tous deux que les deux copies manuscrites que nous possédons de cette chronique sont particulièrement défectueuses, ce qui peut expliquer les confusions du texte.

fonction de gouverneur de la rive des Andalous depuis quelques temps ; cela n'entre pas en contradiction avec le fait que Ghālib l'ait, une fois la position andalouse assurée, confirmé à son poste.

À ce poste, ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14) se montra d'ailleurs très conciliant à l'égard de Cordoue, conscient du basculement du rapport de forces, qui penchait désormais clairement en faveur du califat umayyade depuis l'installation des Fatimides en Égypte (362/973). Ainsi, dès 361/972, le calife umayyade al-Ḥakam II (350/961-365/976) envoya contre les Idrissides un premier corps expéditionnaire, qui fut entièrement éliminé (Ibn Ḥayyān, 1983 : 96). Quelques mois plus tard, au début de *rajab* 362/avril 973, ordre fut finalement donné à Ghālib, généralissime des armées du califat de Cordoue, de mettre sur pied une expédition capable d'anéantir ibn Qannūn, et d'écarter définitivement les Idrissides. Il partit à la tête de plusieurs milliers d'hommes, prélevés notamment des troupes de la marche supérieure, mais aussi accompagné par la flotte califale (Ibn Ḥayyān, 1983 : 102). Les enjeux devinrent alors transparents aux yeux des acteurs fassis : l'arrivée à Cordoue d'un ambassadeur de ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14), pour demander « d'entrer dans l'obéissance de l'émir des croyants et embrasser sa cause » (Ibn Ḥayyān, 1983 : 103), quelques jours seulement après le départ de Ghālib et de ses hommes, est significative.

La trame chronologique très détaillée que nous fournit le *Muqtabis* permet de synthétiser les évènements. Probablement conscient qu'un point de non-retour avait été franchi lorsqu'Ibn Qannūn avait éliminé un général umayyade et le corps expéditionnaire qu'il dirigeait, ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14) prit les devants, et offrit à Cordoue la soumission de Fès et de sa population. Son geste est révélateur. Il montre d'abord un souci politique d'éviter que la ville ne soit prise une énième fois, le gouverneur étant probablement désireux de sauvegarder l'intégrité de sa population et de ses élites. Il trahit ensuite une stratégie évidente : en affirmant sa fidélité envers al-Ḥakam II, ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14) en tirait une importante légitimité, ainsi qu'un soutien de poids. Autrement dit, il s'efforça de maintenir, voire de conforter, sa position politique, et ce aussi bien vis-à-vis de la population fassi que du califat de Cordoue. Un second envoi d'ambassadeurs eut d'ailleurs lieu quelques mois plus tard, en *ṣafar* 363/novembre 973, mandatés par plusieurs personnages saillants de la société fassie, dont le gouverneur de la rive des Andalous (Ibn Ḥayyān, 1983 : 147). Finalement, lorsque la défaite idrisside fut entérinée par la capitulation de Ḥasan ibn Qannūn à la fin du mois de *jumādā* II 363/mars 974, trois ambassadeurs de ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14), qui se trouvaient à la cour de Cordoue, jurèrent fidélité à al-Ḥakam au nom de leur maître, avant de repartir pour Fès dans les jours qui suivirent (Ibn Ḥayyān, 1983 : 154).

Ces différentes initiatives mettent en exergue le rôle central que jouait la bienveillance de Cordoue dans la stratégie sociale et politique menée par ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14). Le califat était parfaitement conscient de la partie que celui-ci jouait, et s'employa à le faire entrer dans le cadre, très formalisé, des relations entretenues par le califat. Dans un premier temps, un acte d'allégeance

fut exigé de 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) par Ghālib à la fin du mois de *shawwāl* 363/juillet 974 (Ibn Ḥayyān, 1983 : 174). Par chance, Ibn Ḥayyān a copié ce document, qui, daté du dernier jour de *ramaḍān* 363/24 juin 974, officialise la reconnaissance du pouvoir du calife al-Ḥakam II (Ibn Ḥayyān, 1983 : 175). Dans un second temps, alors que Muḥammad ibn Abī 'Āmir occupa à Fès le poste de *qāḍī al-quḍāt* du Maghreb umayyade -entre *shawwāl* 362/juillet 973 et *dhū al-ḥijja* 363/ septembre 974 (Ibn Ḥayyān, 1983 : 123-187), il exigea des notables de Fès qu'ils envoient à la cour califale plusieurs otages. 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) dut, comme d'autres, en fournir plusieurs, pour assurer Cordoue de sa fidélité : au sein de ses otages se trouvait, pour l'anecdote, un ancêtre du *qāḍī* 'Iyāḍ (Ibn Ḥayyān, 1983 : 174 ; Ibn 'Iyāḍ, 1982 : 3). Ceux-ci arrivèrent à Cordoue au milieu du mois de *dhū al-qa'da* 363/début août 974, et leur devenir nous est inconnu.

Paradoxalement, c'est la fidélité envers Cordoue de 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) qui semble expliquer sa mort. C'est en ce sens que l'on peut interpréter le bref récit d'Ibn Abī Zar', qui rapporte qu'il fut éliminé par Buluqqīn ibn Zīrī lorsque celui-ci prit Fès, au cours de l'année 369/979-980 (Ibn Abī Zar', 1999 : 126). Les choses furent probablement plus complexes. L'analyse du *Mafākhir al-Barbar*, qui cite des pages composées par Ibn Ḥayyān aujourd'hui perdues permet en effet de revenir sur les évènements de manière plus fine (*Kitāb mafākhir al-barbar*, 1996 : 147-148). Ce ne serait qu'après avoir pris Fès, puis Sijilmāssa, puis avoir échoué devant Ceuta, que Buluqqīn aurait exécuté 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) : le même texte rapporte qu'il lui aurait infligé de terribles souffrances. Dans ce contexte de tensions, il paraît certain que Buluqqīn, lieutenant au Maghreb du calife fatimide al-'Azīz bi-llāh (365/975-386/996), avait assimilé 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) sinon à un agent umayyade, du moins à un fidèle soutien de la politique impériale de Cordoue au Maghreb al-Aqṣā.

'Abd al-Raḥmān ibn 'Abd al-Karīm, le dernier des Banū Tha'laba

Lorsque 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) mourut, il avait au moins un fils, très brièvement mentionné par les sources, 'Abd al-Raḥmān (15).

Lorsqu'en 381/991, Zīrī ibn 'Aṭiyya, qui administrait le Maghreb al-Aqṣā pour le compte des Umayyades, fut invité par Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr à se rendre à Cordoue, il nomma celui-ci gouverneur de la rive des Andalous, avant de partir pour la péninsule Ibérique (Ibn Abī Zar', 1999 : 129). Ainsi, douze ans après la mort de son père, celui-ci devint ainsi le septième -et dernier- membre de la famille à occuper cette fonction. C'est la seule et unique référence que nous possédions au sujet de ce personnage : nous ne savons pas même la durée pendant laquelle il a gouverné la rive des Andalous.

'Abd al-Raḥmān ibn 'Abd al-Karīm (15) est d'ailleurs le dernier membre de la famille connu dans les sources. Après lui, plus aucune référence n'est faite aux Banū

Tha‘laba ; c’est donc ici que s’arrête notre connaissance de la famille. En effet, leur *nasab* disparut, et avec elle leur caractère reconnaissable aux yeux de l’historien. Il semblerait que la fonction de gouverneur de la rive des Andalous leur ait, de toute façon, échappé à court terme. À partir de l’établissement de ‘Abd al-Malik à Fès, la ville apparaît dirigée par des gouverneurs nommés par les Amirides, puis devint le siège du pouvoir d’al-Mu‘izz ibn Zīrī. Finalement, lorsque la fonction précise de « gouverneur de la rive des Andalous » réapparaît dans les sources, au milieu du Ve/XIe siècle, elle était occupée par al-Futūḥ, le fils de l’émir maghrāwa Dūnās ibn Ḥammāma ibn al-Mu‘izz ibn Zīrī (440/1048-452/1060)[12].

Au-delà des profils de ces personnages, qui ne sont qu’imparfaitement connus, l’exemple de cette famille, unique, est intéressant à plus d’un titre. L’analyse de l’action politique des Banū Tha‘laba, et du rapport qu’ils entretinrent avec les divers pouvoirs du Maghreb permet d’analyser –succinctement– le positionnement des élites politiques et sociales du Maghreb al-Aqṣā, particulièrement dans le cadre du conflit qui opposa les deux califats d’Occident. De même, l’étude de l’origine andalouse des Banū Tha‘laba, de la structure de leur famille, et de leur insertion dans le tissu social fassi offre une possibilité unique de revenir sur l’importance des Andalous dans la formation et le maintien des élites urbaines au Maghreb.

Rôle politique et prestige social des Banū Tha‘laba

Les chroniqueurs ne donnent guère de renseignements sur les aspects politiques de la fonction de gouverneur de la rive des Andalous, qui reste assez floue. De quelles prérogatives politiques les Banū Tha‘laba disposaient-ils précisément ? Si les traducteurs emploient tous le terme de « gouverneur » pour les qualifier, les textes arabes présentent une diversité lexicale intéressante. Le *Muqtabis* comme le *Rawḍ al-Qirṭās* font référence à eux en utilisant le substantif *ṣāḥib* (Ibn Ḥayyān, 1979 : 348 ; Ibn Ḥayyān, 1983 : 125-126, 174 ; Ibn Abī Zar‘, 1999 : 126), qui transmet l’idée d’une prééminence de nature aussi bien sociale que politique ; *‘āmil* (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 102), renvoie, lui, spécifiquement à un agent nommé par le pouvoir. Les verbes employés par les chroniqueurs lorsqu’ils évoquent la nomination des membres de la famille permettent d’affiner un peu la réflexion : il s’agit de *ista‘mala* (« nommer, investir ») (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 95, 113 ; Ibn Khaldūn, 2000 : IV, 21 et VI, 292), *wallā* (« conférer l’autorité à ») (Ibn Khaldūn, 2000 : VII, 41), et surtout *istakhlafa* (Ibn Abī Zar‘, 1999 : 143). Ce dernier verbe se rencontre lorsqu’il décrit, rapidement, la nomination par Zīrī ibn ‘Aṭiyya de ‘Abd al-Raḥmān ibn ‘Abd al-Karīm à la tête de la rive des Andalous, en 381/991. Dérivé de la racine *kh.l.f*, qui renvoie avant tout à l’idée de lieutenance[13], ce verbe semble renvoyer des

12 Celui-ci régna ensuite sur Fès jusqu’à la prise de la ville par les Almoravides, en 457/1064.

13 Ce verbe est notamment employé par al-Māwardī dans un sens dégagé de toute référence à l’institution califale.

prérogatives politiques élargies, peut-être égales à celles de l'émir maghrāwa lui-même. C'est d'autant plus probable que cette nomination, qui intervint à la veille du départ de Zīrī pour Cordoue, s'accompagna de la promotion d'al-Mu'izz ibn Zīrī comme lieutenant de son père à Tlemcen.

Dans les faits, les attributions politiques des Banū Tha'laba nous échappent presque totalement : décrits par des chroniqueurs étrangers au Maghreb al-Aqṣā, ou bien postérieurs à leur époque, les Banū Tha'laba apparaissent surtout impliqués dans la politique extérieure. D'un point de vue strictement intérieur, hormis le fait qu'ils étaient liés à la dynastie idrisside, il n'existe aucun élément qui permette d'approfondir la réflexion : sans doute disposaient-ils de prérogatives assez larges. Ceci expliquerait qu'en période de vacance du pouvoir idrisside, les Banū Tha'laba aient été les interlocuteurs directs des Fatimides de Mahdiyya (en 322/933-934) comme des Umayyades de Cordoue (dans la décennie 360/970). Muḥammad ibn Tha'laba (8) est d'ailleurs exceptionnellement qualifié d'*amīr* dans le *Muqtabis* ; plus tard, les hommes mandatés à Cordoue par 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) en *rajab* 363/mars 974, y côtoyèrent des émissaires envoyés par des princes idrissides, par l'émir salihide de Nakūr ou encore par Muqātil ibn 'Aṭiyya, émir de la tribu des Maghrāwa (Ibn Ḥayyān, 1983 : 154). C'est sans doute en raison de cette envergure politique, que les Banū Tha'laba surent ponctuellement acquérir, qu'ils furent pris pour cibles lorsque la ville fut conquise par des agents fatimides, en 310/923 comme en 322/933-934 ou en 368/978-979.

Pour autant, il se peut que les Banū Tha'laba n'aient été, sous une forme ou sous une autre, que les chefs de la communauté andalouse de Fès. En effet, à l'époque idrisside, la société fassie n'était pas, semble-t-il, encore structurée de manière solide, et plusieurs figures d'envergure ont dû émerger parmi les habitants. D'ailleurs, au sujet des membres de cette famille, il est important de préciser que les sources les plus anciennes, et notamment le *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān, ne désigne jamais les Banū Tha'laba autrement que par le terme de *ṣāḥib*. Il est donc tout à fait possible que les sources tardives, particulièrement Ibn Abī Zar', aient pris soin d'insérer les Banū Tha'laba dans un système hiérarchique recomposé *a posteriori*, l'essentiel de leur pouvoir résidant dans une prééminence accordée par leur communauté.

Les fonctions qu'occupèrent les Banū Tha'laba témoignent de l'investissement de la famille au sein des élites urbaines, investissement remarquable par sa constance à long terme. C'est sans aucun doute cette longévité qui explique que les Banū Tha'laba aient pu devenir les interlocuteurs directs des pouvoirs idrisside, fatimide, umayyade, puis maghrāwa, qui les ont probablement considérés comme fiables. Cette prééminence politique est unique dans le cas du Maghreb des premiers siècles, si l'on excepte les dynasties, émirales ou califales. Ainsi, à titre d'exemple sur la même période, la rive des Kairouanais a été dirigée par des personnages divers et variés, qu'aucune relation de parenté, et encore moins de filiation, ne reliait. Certains étaient issus de familles particulièrement importantes, comme

Madyan, fils de Mūsā ibn Abī al-ʿĀfiya (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 102), ou encore le prince idrisside Muḥammad ibn ʿAlī ibn Qannūn (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 113).

L'envergure de tels noms montre, en filigrane, que les Banū Thaʿlaba, qui monopolisèrent des fonctions similaires, jouissaient d'un important capital social : l'ascendance muhallabide que revendiquaient les membres de la famille était probablement un argument de poids. La purge subie par la famille en 310/923 est un premier témoignage de ce patrimoine immatériel : sa mise en œuvre montre que Mūsā ibn Abī al-ʿĀfiya considérait collectivement toute la famille comme une menace. D'autre part, l'élimination de Muḥammad ibn Thaʿlaba (8), qui mit un terme au pouvoir de la famille sur la rive des Andalous, en 322/933-934, fut certes suivie d'une éclipse de plus de quarante ans, mais à ce moment-là, c'est encore un descendant de Thaʿlaba, ʿAbd al-Karīm (14), qui accéda à la fonction de gouverneur de la rive des Andalous –il est attesté à partir du printemps 362/973.

La réapparition de la famille avec la figure de ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14), au milieu des années 360/970, puis celle de son fils ʿAbd al-Raḥmān (15), quinze ans plus tard, viennent témoigner de la capacité de résilience des Banū Thaʿlaba. Guidés par la mise en œuvre d'une stratégie familiale, ses membres s'attachèrent à entretenir de réelles compétences politiques, ainsi qu'à construire une proximité, une alliance, avec le pouvoir, qu'il ait été idrisside, umayyade ou *maghrāwa*. L'action familiale était donc marquée par une véritable culture du pragmatisme, de l'opportunisme : ceci explique d'ailleurs que Muḥammad ibn Thaʿlaba (8) ait été prêt, en 322/934, à reconnaître la dynastie fatimide, puis que ʿAbd al-Karīm ibn Thaʿlaba (14) se soit, en 363/973, précipité pour faire allégeance à Cordoue.

Au-delà des rapports formels, les Banū Thaʿlaba ont sans doute construit une proximité personnelle avec les personnes incarnant le pouvoir dans la région. Un hypothétique lien de clientèle entre Thaʿlaba (3) et Yaḥyā III ibn al-Qāsim a déjà été évoqué. Plus globalement, le rapport entre cette famille et le pouvoir idrisside pourrait aussi être un reliquat du proto-État construit par Idrīs II : le *Rawḍ al-Qirṭās* rapporte que dès 189/804-805, celui-ci écarta les Berbères et préféra s'entourer, notamment de membres de la tribu d'Azd. Venus de péninsule Ibérique, ils investirent les plus importants des postes politiques de l'émirat, et entrèrent dans la familiarité d'Idrīs II (Ibn Abī Zarʿ, 1999 : 35). Ceci témoigne de la volonté des premiers émirs idrissides de s'entourer d'Arabes, dans un milieu quasi-exclusivement berbère ; autrement dit, l'arabité des Banū Thaʿlaba put aussi contribuer à l'ascension de la famille et son maintien à la tête du quartier des Andalous. Le prestige d'une ascendance muhallabide, revendiquée ou réelle, n'a pu que renforcer ce capital identitaire aux yeux d'un pouvoir d'origine arabe.

La relation entre les Banū Thaʿlaba et le pouvoir, voire la famille émirale, qui est indéniable mais dont la nature précise nous échappe, devint plus visible à la fin du IVe/Xe siècle. La promotion de ʿAbd al-Raḥmān ibn ʿAbd al-Karīm (15), que Zīrī a nommé gouverneur de la rive des Andalous en son absence, permet d'esquisser une nouvelle piste, car à la même occasion, nous savons que Zīrī installa comme lieutenant son fils, al-Muʿizz, à Tlemcen. Il y a donc matière à supposer que, dans

l'intervalle qui sépare la mort de 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) de la nomination de son fils, celui-ci entra dans le cercle des hommes de confiance de Zīrī, peut-être de ses proches, de ses intimes.

Un exemple de l'intégration des *Rabaḍī-s* aux élites fassies

L'eschatocole de l'acte d'allégeance fait à Cordoue par 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14), négocié directement entre les élites de la rive des Andalous et les ambassadeurs de Ghālib recèle un détail intéressant : on y apprend que le document fut rédigé « en présence des *'ulamā'*, *fuqahā'* et hommes de vertu de la ville » (*'ulamā' al-bilad wa-fuqahā' wa-ahl al-faḍl min-hum*), puis signé par trente-cinq personnes (Ibn Ḥayyān, 1983 : 175). Proclamant officiellement l'abandon de l'hérésie chiite et la reconnaissance du pouvoir du calife de Cordoue, assortie, en filigrane, de l'adhésion aux prescriptions de l'école de Mālik ibn Anas, ce document témoigne de la préséance accordée aux Banū Tha'laba par diverses notabilités du quartier, autrement dit par ses élites, et, plus largement, par sa population – il est vrai dans un contexte bien particulier, où les tensions internes durent passer au second plan. Cela vient d'ailleurs confirmer l'hypothèse selon laquelle les Banū Tha'laba auraient été avant tout des émanations de la société urbaine, confortés dans leur position par les différents pouvoirs qui régnèrent sur Fès.

Le fait que Tha'laba (3) descende de l'un des *Rabaḍī*-s installé dans la capitale d'Idrīs II n'est probablement pas anodin lorsqu'il s'agit d'expliquer le prestige dont jouissait sa famille au sein de la société fassie, explicitement visible dans l'acte mentionné plus haut. Les Banū Tha'laba ne sont en effet pas les seuls des exilés de Cordoue à avoir su maintenir une cohésion familiale et acquérir une position prééminente dans leur société d'accueil. Sans aller jusqu'à Alexandrie, où plusieurs exilés se distinguèrent dans la flotte abbasside, il se trouve, parmi les autres *Rabaḍī*-s mentionnés au Maghreb par al-Bakrī, une autre famille, les Banū Mūsā, installée à Wazaqqūr (al-Bakrī, 1992 : II, 845) : le fait que le géographe les désigne par un nom collectif laisse supposer qu'ici aussi, une famille, sinon un lignage, s'y était perpétuée, dans une position suffisamment remarquable pour que l'auteur les retienne et les mentionne.

Comment expliquer cette importance qu'ont prise les *Rabaḍī*-s au Maghreb ? Deux hypothèses peuvent être formulées. La première – la plus probable – est que ces familles jouissaient d'une forme de prestige social dès leur période cordouane, prestige transposé dans leur terre d'accueil. C'est d'autant plus envisageable que la révolte du Faubourg a été marquée par l'implication d'un partie des élites sociales et culturelles cordouanes : plusieurs *fuqahā'* de renom participèrent activement au mouvement, tels 'Īsā ibn Dīnār (155/772-212/827) ou Yaḥyā ibn Yaḥyā (mort en 234/848), deux des fondateurs du malékisme andalou (Fierro, 1997). Dans le cas des Banū Tha'laba, qui ont occupé des fonctions politiques d'envergure, une éventuelle

ascendance muhallabide a pu jouer en ce sens. Il est également possible que leurs ancêtres cordouans aient acquis des compétences juridiques, ou même assumé des responsabilités politiques – même si les *ṭabaqāt* andalouses ne mentionnent aucun personnage identifiable comme leur ancêtre. L'absence, notable, des membres de la famille des ouvrages de *ṭabaqāt* médiévaux n'est cependant pas forcément révélatrice du fait que les Banū Tha'laba n'aient pas investi les effervescentes élites culturelles fassies, car celles-ci sont globalement mal représentées : Fès n'apparaît souvent que dans les dictionnaires tardifs, tandis que les ouvrages composés aux IIIe/IXe-Ve/XIe siècles évoquent surtout les élites de péninsule Ibérique ou d'Ifrīqiya.

La seconde hypothèse est que ces familles n'ont acquis cette importance sociale qu'après leur exil, peut-être même précisément en raison de leur origine cordouane, alors que s'élaboraient les structures de la société urbaine fassie. Le laps de temps qui sépare l'installation de 'Abd Allāh (1) à Fès de l'investiture de Tha'laba (3) à la tête de la rive des Andalous est en effet relativement important, supérieur au demi-siècle. Cette période a sans doute été celle de l'insertion dans la société locale, dans un paysage social où les Andalous s'avéraient d'autant plus nombreux que, sous le règne de l'émir Yaḥyā Ier (849/234-863/249), Fès attira un nouveau contingent d'immigrés venus de péninsule Ibérique (Ibn Abī Zar', 1999 : 67). D'éventuelles alliances matrimoniales ne sont pas à écarter, dans le cadre d'une stratégie collective visant à assurer d'abord la pérennisation de la famille au sein du quartier, puis l'acquisition d'une forme de prééminence sociale.

Les Banū Tha'laba étaient, quoi qu'il en soit, très profondément enracinés dans la rive des Andalous, comme il est probable que d'autres familles de *Rabaḍī*-s l'aient été : il est d'ailleurs significatif qu'ils ne semblent avoir occupé aucune autre fonction que celle de gouverneur de ce quartier.

L'empreinte urbaine de la famille reste totalement inconnue, mais il y a tout lieu de penser que ce capital social s'est aussi incarné dans la pierre, par la constitution d'un patrimoine familial, mais aussi par des activités édilitaires. C'est d'autant plus probable qu'Ibn Abī Zar' prend soin de préciser que l'installation des *Rabaḍī*-s à Fès s'accompagna d'une véritable fièvre édificatrice (Ibn Abī Zar', 1999 : 56). On peut ajouter qu'une autre grande famille cordouane installée au Maghreb, les Banū Khayrūn de Kairouan, attestée sur la même période que les Banū Tha'laba, reste visible aux yeux de tous encore aujourd'hui en raison de son empreinte urbaine : l'un de ses membres fit édifier sur ses propres fonds, en 252/866, un petit oratoire situé dans le Sud-Est de la ville, la mosquée des Trois Portes (Ibn 'Idhārī, 1950 : I, 114). Mais aucun indice, ni dans les textes, ni dans la toponymie, ne permet de présumer que les Banū Tha'laba en aient jamais fait de même.

L'importance des Banū Tha'laba au sein d'un quartier où les Andalous étaient nombreux, à défaut d'en être les habitants exclusifs[14], vient confirmer le

14 Ibn Abī Zar', qui décrit le serment de fidélité prêté à Yaḥyā III ibn al-Qāsim, rapporte que lorsqu'il chassa 'Abd al-Razzāq de Fès et entra dans le quartier des Andalous, un serment de fidélité lui fut prêté par tous les *Rabaḍī*-s qui s'étaient établis là (Ibn Abī Zar', 1999 : 95). De même, l'acte d'allégeance envoyé

développement, au sein de la communauté, d'une puissante identité collective, structurée par le souvenir de l'origine andalouse. Les communautés andalouses signalées dans les villes du Maghreb aux IIIe/IXe-IVe/Xe siècles (par exemple à Oran, à Ténès, à Tripoli, voire à Alexandrie) se signalèrent d'ailleurs par la distinction qu'elles entretenaient soigneusement avec le reste de la population (Picard, 1999 : 399-400).

À Fès, ce souvenir trouva une incarnation territoriale, que l'on retrouve dans le tissu urbain par le biais de la toponymie (*'udwa al-Andalus*). Il devint également un marqueur visible de l'espace social : dans le cas précis de Fès, le rappel que font les chroniqueurs de l'origine andalouse des Banū Tha'laba montre que les descendants des *Rabaḍī*-s entretenaient encore le souvenir, au moins à la fin du IIIe/IXe siècle, voire plus tard, de cette origine. L'éventuelle fuite d'un membre de la famille des Banū Tha'laba à Cordoue en 310/923 peut être interprétée en ce sens – mais il peut aussi s'agir d'un choix pragmatique, dicté par les menaces exercées par les Fatimides et leurs affidés. On ne peut toutefois que s'étonner du fait que jamais les Banū Tha'laba ne sont dotés d'une *nisba* de type géographique renvoyant à la péninsule Ibérique ; sans doute n'étaient-ils plus perçus comme des étrangers au sein de la population fassie.

Cette mémoire familiale a eu, chez les Banū Tha'laba, d'autres axes de développement que la seule origine andalouse : la construction d'un lignage dominé par la figure de Tha'laba (3), structuré par une forme de primogéniture mâle, et fortement identifié par la constitution d'un patrimoine anthroponymique, est évidente, au moins sur la première moitié de la période. Les onze premiers membres de la famille identifiés portent ainsi des prénoms qui reviennent d'une génération sur l'autre, tels que 'Abd Allāh (3 fois), Muḥārib (3 fois), Tha'laba (2 fois) ou Muḥammad (2 fois). L'*ism* porté par 'Abd al-Raḥmān (15) en cette fin de IVe/Xe siècle semble lui aussi lourd de sens, renvoyant probablement de manière sous-jacente à la symbolique développée par les Umayyades de Cordoue autour de ce nom, devenu un élément identitaire de la dynastie.

Malgré leurs succès, les Banū Tha'laba finirent par disparaître après, semble-t-il, la fin du IVe/Xe siècle. Ce recul de la famille peut s'expliquer de plusieurs manières, la première étant évidemment d'ordre biologique : le lignage a pu s'éteindre, ou se diluer, se mêler à d'autres familles, et perdre une partie de son identité (notamment son emblématique *nasab*). On peut également invoquer un éventuel phénomène de déclassement social lié au désengagement du califat de Cordoue, dont la reconnaissance conférait à la famille une forme de légitimité, des affaires maghrébines : en *dhū al-qa'da* 396/août 1006, 'Abd al-Malik al-Muẓaffar en abandonna le gouvernement à al-Mu'izz ibn Zīrī, par un diplôme que nous a transmis le *Mafākhir al-Barbar* (*Kitāb mafākhir al-barbar*, 1996 : 176-178), copié ensuite par

---

par 'Abd al-Karīm ibn Tha'laba (14) à l'été 363/974 précise que les habitants du quartier dont il assurait l'administration étaient tous des Andalous (Ibn Ḥayyān, 1983 : 175). Il est probable que, dans ces deux cas, la symbolique prenne le pas sur la réalité.

Ibn Khaldūn. D'ailleurs, lorsque la *fitna* éclata en al-Andalus, trois ans plus tard, le Maghreb échappa au contrôle, même théorique, de Cordoue. Ce phénomène de déclassement a d'ailleurs pu être nourri par un mouvement qui touche l'ensemble du monde islamique de l'époque : l'arabité cessa d'un critère décisif d'accession au pouvoir. Au Maghreb, cela se traduisit par l'importance croissante que prirent les Berbères dans les processus politique –l'accession au pouvoir au Maghreb al-Aqṣā des Banū ʿAṭiyya le montre. ʿAbd al-Raḥmān (15) et ses éventuels descendants ont pu subir les conséquences de ce changement de paradigme, de plus en plus visible dans le derniers tiers du IVe/Xe siècle, à une époque où les Berbères s'imposent dans l'ensemble du Maghreb.

Conclusion

Émergeant des sources pour leur rôle politique au sein de la ville de Fès, les Banū Thaʿlaba offrent une possibilité unique, celle de retracer l'histoire d'un lignage au Maghreb al-Aqṣā. Moins mal connue que d'autres, son parcours reste jalonné de zones d'ombres, faute de mentions plus conséquentes par les chroniqueurs. Plusieurs conclusions peuvent toutefois être tirées de cette étude.

En premier lieu, l'émergence politique de la famille s'explique par des facteurs internes (arabité, ascendance prestigieuse…), complétés par des facteurs externes : l'étonnant maintien des Banū Thaʿlaba à la tête de la rive des Andalous, sur plus d'un siècle, trouve, semble-t-il, l'une de ses principales explications dans la proximité avec le pouvoir, que leurs membres surent intelligemment tisser. La stratégie collective qui guida l'action des membres de la famille sur le long terme leur permit de perpétuer leur position dans les structures sociales de Fès, capitale émirale idrisside ou capitale provinciale de Cordoue : une fois établis au pouvoir, l'envergure des Banū Thaʿlaba n'en devint que plus importante, et leur légitimité plus solide.

D'autre part, la destinée de cette famille vient souligner l'importance des Andalous dans le processus de construction des élites urbaines du Maghreb al-Aqṣā, et ce bien avant l'époque des dynasties berbères : gardant vif le souvenir de leur départ de péninsule Ibérique, dans un contexte particulièrement difficile, les Banū Thaʿlaba parvinrent en effet à investir les plus hauts niveaux de la hiérarchie politique de la région, et à s'y maintenir plus qu'aucune autre famille à cette époque.

Références bibliographiques

IBN AL-ABBĀR, 1985, *Kitāb al-ḥulla al-siyarāʾ*, éd. Ḥusayn Muʾnis, Le Caire, Dār al-Maʿārif, 2 vol.

IBN ABĪ ZARʿ, 1999, *Rawḍ al-qirṭās*, éd. ʿAbd al-Wahhāb ibn Manṣūr, Rabat, al-Maṭbaʿa al-malakiyya.

ANONYME, 1996, *Kitāb mafākhir al-barbar,* éd. Muḥammad Ya'la, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

AL-BAKRĪ, 1992, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, éd. Adrian van Leeuwen et André Ferré, Tunis, al-Dār al-'Arabiyya li-l-Kitāb.

BENBLAL Rachid, 2002, *Histoire des Idrissides, 172-337 (788-948)*, Oran, Dar al-Gharb.

BENCHEKROUN Chafik, 2011, « Les Idrissides : L'histoire contre son histoire », *al-Masāq*, nº 23-3, p. 171-189.

CREGO GÓMEZ María, 2005, « Acerca de una fuenta de Ibn Hayyàn en un texto inédito del *Muqtabis II-1* », *al-Qanṭara*, nº 26-1, p. 269-271.

DAKHLIA Jocelyne, 1990, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, La Découverte.

Dhikr bilād al-Andalus, 1983, éd. Luis Molina, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

FIERRO Maribel, 1997, « El alfaquí beréber Yahyà b. Yahyà, 'el inteligente de al-Andalus' » in Ávila Navarro, María Luisa et Marín, Manuela (éds.), *Estudios Onomástico-Biográficos de al-Andalus VIII*, Madrid-Grenade, Consejo Superior de Investigaciones Cíentificas, p. 269-344.

AL-JAZNĀ'Ī, 1923, *Kitāb zahra al-Ās fī binā' madīna Fās*, éd. et trad. Alfred Bel, Alger, Jules Carbonel.

IBN KHALDŪN, 2000, *Kitāb al-'Ibar*, éd. Khalīl Shahāda et Suhayl Zakkār, Beyrouth, Dār al-fikr, 7 vol.

IBN AL- KHAṬĪB, 1964, *Kitāb a'māl al-a'lām*, éd. partielle Aḥmad Mukhṭār 'Abbadī et Muḥammad Ibrāhīm al-Kattānī, Dār al-Kātib, Casablanca.

IBN ḤAYYĀN, 1979, *Kitāb al-Muqtabis fī akhbār al-Andalusī V*, éd. Pedro Chalmeta, Federico Corriente et Maḥmūd Ṣubḥ, Madrid-Rabat, Instituto hispano-árabe de cultura-Kulliyya al-Adāb.

—, 1983, *Kitāb al-Muqtabis fī akhbār al-Andalusī VII*, éd. 'Abd al-Raḥmān 'Alī al-Ḥajjī, Beyrouth, Dār al-Thaqafa.

—, 2003, *Kitāb al-Muqtabis fī aḫbār al-Andalusī II-1*, éd. Maḥmūd 'Alī Makkī, Riyad, Markaz al-Malik Fayṣal li-l-Buḥūṯ wa-l-Dirāsāt al-Islāmiyya.

IBN 'IDHĀRĪ, 1950, *Kitāb al-bayān al-mughrib fī ikhtiṣār akhbār mulūk al-Andalus wa l-Maghrib*, éd. partielle Georges Séraphin Colin et Évariste Lévi-Provençal, Beyrouth, Dār al-Thaqāfā, 4 vol.

IBN ' IYĀḌ, 1982, *Ta'rīf bi-l-qāḍī 'Iyāḍ*, éd. Muḥammad ibn Šarīfā, Rabat, Wizāra al-Awqāf wa-al-Šu'ūn al-Islāmiyya.

LÉVI-PROVENÇAL Évariste, 1939, *La fondation de Fès*, Paris, Larose.

GARCÍA-ARENAL Mercedes et MANZANO MORENO Eduardo, 1998, « Légitimité et villes idrissides », *in* Cressier, Patrice, et García-Arenal, Mercedes (dir.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez-Consejo Superior de Investigaciones Científicas, p. 257-284.

MANZANO MORENO Eduardo, 2006, *Conquistadores, emires y califas : los Omeyas y la formación de Al-Andalus*, Barcelone, Crítica.

Prosopografia de los ulemas de al-Andalus, consulté en ligne sur [http ://www.eea.csic.es/pua/index.php].

PICARD Christophe, 1998, « La présence des gens d'al-Andalus dans l'Occident maghrébin aux xe-xie siècles. Les raisons économiques », *in* Balard, Michel, et Ducellier, Alain (dir.), *Le partage du monde, échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 475-483.

ROSENBERGER Bernard, 1998, « Les premières villes islamiques du Maroc », *in* Cressier, Patrice, et García-Arenal, Mercedes (dir.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez-Consejo Superior de Investigaciones Científicas, p. 229-255.

SHATZMILLER Maya, 1982, *L'historiographie mérinide. Ibn Khaldûn et ses contemporains*, Leyde, Brill.

IBN AL-QŪṬIYYA, 1989, *Ta'rīḫ iftitāḥ al-Andalus*, éd. Ibrāhīm al-Ibyārī, Le Caire-Beyrouth, Dār al-kitāb al-miṣrī-Dār al-kitāb al-lubnānī.

LE TOURNEAU Roger, 1949, *Fès avant le protectorat : étude économique et sociale d'une ville de l'Occident musulman*, Casablanca, Institut des hautes études marocaines.

VON ZAMBAUR Eduard, 1927, *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam*, Hanovre, Heinz Lafaire.

AL-YA'QŪBĪ, 1861, *Kitāb al-buldān*, éd. Abraham Willem Theodoor Juynboll, Leyde, Brill.